

*
* *

Eugénie de Guérin a beau vanter Maurice ; plus elle le recommande, plus elle l'efface.

Cet amour d'une belle âme pour son frère a fort scandalisé nos lettrés de Paris ; leur corruption a cru voir là-dedans une perversité sans nom... Les misérables !

Aussi, pourquoi cette admirable fille se réclamait-elle des Barbey d'Aurevilly et des Sainte-Beuve ? Sans doute elle y allait sans défiance, mais il y a danger à tel abandon.

Eugénie ne se fatigue pas, ne se repose pas d'aimer. Elle désire ardemment à Maurice la gloire littéraire dont elle l'estime digne ; la gloire céleste, bien préférable, peut-être compromise... Cette angoisse d'une sœur chrétienne est chose nouvelle dans la littérature française. On admire, on aime cette Eugénie si douce, si pieuse, dévouée à la vie et à la mort ! Maurice, lui, n'est qu'insipide et incolore. Il a quelque imagination, nul caractère. Il ne fait que s'agiter inconstant, ou, qui pis est, indécis.

Maurice désenchante, même aux plus beaux endroits, par certain accent écolier. Le « Centaure » n'est qu'un brillant pastiche de Bitaubé, de Châteaubriand et de Quinet... Eugénie cache, ignore peut-être, son art, qui est exquis. Elle apparaît jalouse de bien écrire, sans pour cela se croire un écrivain. Elle se sent moins qu'elle ne se pressent. Sous le désir évident d'agréer à son frère, écrivain attitré, perçoit l'espoir d'intéresser tôt ou tard le public. Elle soigne sa phrase un peu comme la naïve jeune fille devait soigner son visage, avec une coquette innocence...

*
* *

La belle langue, le latin ! Je l'aime d'amour. On a dit d'un latiniste qu'il parlait latin au berceau. J'ai appris le latin au collège, mais avec autant de cœur que si c'eût été la langue de mon père et de ma mère. Je ne l'ai pas dans ma mémoire, je l'ai dans mes entrailles, pour ainsi dire. Longtemps j'ai pensé en latin, pour parler en français. Il y a plus, ma prose et mes vers, encore aujourd'hui, fourmillent de latinismes ;... prémédités ? Non, venus de grâce.